

RODA FAVELA – TOURNÉE BRÉSILIENNE

CARNET DE ROUTE

Laurent Poncelet

CARNET DE ROUTE #1

Départ à 7h30 du matin pour nous rendre à Garanhuns, première étape de notre tournée brésilienne, située à 230 km de Recife d'où nous partons, mais qui nécessite 4 heures de route. Nous devons y animer un atelier de danse dans l'après-midi. La veille au soir, à mon arrivée à l'aéroport, Jocimar, le responsable de o grupo Pé No Chão (partenaire brésilien), me dit qu'il vient d'apprendre que l'état de Pernambuco - état du Brésil dont la capitale est Recife et dans lequel nous avons plusieurs représentations - ne prendra pas en charge les transports comme cela était prévu. Aux dernières et récentes élections, le Parti des Travailleurs a perdu l'état de Pernambuco et le gouverneur a changé. Jocimar a dû trouver des solutions d'urgence : nous partons donc à 15 avec le vieux véhicule de l'association. Des activistes bolsonaristes bloquent la route principale en direction de Garanhuns. Nous devons éviter le barrage, tournons et tournons dans l'agglomération pour trouver une autre route avec l'impression de ne jamais en sortir. Plus loin, à l'entrée d'une ville, des femmes et des hommes brandissent des drapeaux brésiliens devant un camion militaire et un stand aux couleurs vert et jaune. De larges banderoles déployées affichent : « SOS aux forces militaires pour qu'elles sauvent notre nation ». Nous passons à côté de «Caruaru ». Gal, une danseuse du spectacle me parle d'une rencontre entre des délégations d'associations de lutte pour les droits des femmes de l'état de Pernambuco qui s'y est tenue il y a deux semaines. Elle y était présente. Il y a quelques jours, le « Centre Normandia Paulo Freire » qui accueillait la rencontre a été incendié par des activistes bolsonaristes, on a retrouvé taggés sur les murs des symboles nazis. La prochaine rencontre ne pourra pas y avoir lieu comme cela était prévu. La route maintenant en double voies traverse de grandes étendues de terre herbeuse. Tout semble plus sec. Y paissent quelques chevaux et bovins. Ce sont de grandes fazendas. Certaines appartiennent aux églises évangéliques.

Après tous nos détours, nous arrivons au théâtre un peu après 14h. Un immense espace à la façade uniforme et grise qui vient d'être construit par le service social de l'équivalent de la chambre de commerce. Sur place, nous apprenons que le théâtre ferme à 14h30 en raison du match Brésil-Serbie de la coupe du monde de football. Sans le savoir, nous sommes arrivés juste à temps pour ne pas nous trouver face à des portes closes, avec l'impossibilité d'y déposer les décors et de nous organiser pour le montage qui aura lieu finalement le lendemain, jour de la représentation. Il n'y aura pas d'atelier. D'ailleurs, personne n'était au courant de la tenue de cet atelier. Le responsable technique aux allures de Che Guevara, une casquette kaki marquée d'une étoile rouge sur la tête, nous fait une visite rapide avec une chaleur toute brésilienne. Comme beaucoup, il a un surnom - un « apelido » -, et le sien est « tubarao », ce qui signifie « requin ». Un tendre requin alors.

Dehors, de multiples rassemblements aux couleurs jaune et vert et le son puissant des cornes de brume. Les boutiques ferment, les rues commencent à se vider, le match va bientôt commencer. J'apprends que les écoles elles aussi terminent les cours à midi pour cette

occasion. Je comprends pourquoi les différents parcs d'attraction aquatiques qui bordaient notre route semblaient vides. Nous suivons des groupes de supporters qui nous mènent jusqu'à une place bondée où sont installés un écran géant et de puissantes enceintes. La bière coule à flot. Les vendeurs de tapioca et de viande grillée sont ravis. Tout comme bientôt la foule : 1-0, puis 2-0 pour le Brésil, les bras levés, les accolades, les sourires jusqu'aux yeux. Fin du match, la fête continue. Des musiciens, un chanteur, des rythmes de samba, toute la place danse. Le peuple brésilien semble ensemble, réuni.

CARNET DE ROUTE #2

Nous jouons aujourd'hui la première de Roda Favela au Brésil. Le lieu de la représentation, entraperçu la veille, m'apparaît comme je l'imaginai : immense, imposant et un tantinet froid. Tout sent le propre, ça brille de partout. Dans le grand hall jouxtant la salle de spectacle, des femmes et hommes de service s'affairent à tout nettoyer, des aspirateurs grondent sans fin, semblant chercher la moindre poussière résiduelle des longues rangées de canapés jaunes. Nous avons rendez-vous à 11h pour le montage. Tubarao (cf. #1) me dit quand je l'interroge que le technicien lumière viendra à 12h. Mais il le dit avec une telle douceur que cela n'est soudain plus important.

En attendant, les jeunes artistes de Pé No Chão montent le nouveau décor qui vient d'être fabriqué ici au Brésil et terminé il y a deux jours juste avant de partir. Assemblé, je retrouve le fac-similé de celui construit en France, les couleurs plus proches de la réalité des favelas, avec de légers défauts volontaires qui font encore plus vrais. Le décor est monté rapidement, avec des automatismes qui reviennent. Le plateau du théâtre est immense lui aussi, le gradinage marron et vert imposant, et l'équipement technique tout neuf. Jocimar (cf #1) me dit que ce théâtre privé est un des mieux équipés du Pernambuco.

Le technicien lumière arrive finalement un peu après 14h, sa gentillesse fera le reste pour réussir en 6 heures à tout monter, régler, et faire la première répétition depuis mon arrivée au Brésil. Il n'y a pas de stress apparent dans le groupe, comme si cela ressemblait à une représentation de préparation avant celle à Recife dans deux jours. Mais je retrouve un grand sérieux dans l'équipe. La veille, nombreux sont ceux qui répétaient leurs dialogues durant le trajet. Durant la répétition générale, je m'aperçois que le spectacle est bien là en chacun. Le travail en mon absence avec mon assistant Junior a porté ses fruits. Le spectacle semble être comme je l'avais quitté, avec tout à sa place, les décors compris. Un retour en arrière troublant de 6 mois, comme si le temps n'était pas passé. Nous faisons quelques ajustements, dont les passages qui se jouaient en français. « Bolsonaro » apparaît toujours sur écran au début du spectacle, il n'est plus président, mais il n'a pas disparu.

Le spectacle commence. Les spectateurs brésiliens comme le furent les Européens sont surpris, curieux et attentifs à l'ouverture du spectacle : une plongée dans la favela dans une grande liberté de jeu et de ton improvisée. Quand Bolsonaro apparaît à l'écran, les têtes se figent. Quand il se fait rabrouer par des coups de cuillères sur des casseroles, une majorité du public applaudit. Durant la scène du « Baile Funky » – une sorte de rave party dans la favela – , une partie du public se lève et danse. Nous n'avons jamais connu cela auparavant en Europe. Mais comme en Europe, la tension monte quand Lucas surgit dans le public en suppliant qu'on

l'aide, trébuchant sur les marches, titubant pour sortir de la salle. Certains semblent prêts à l'aider à se relever, le prendre par le bras, le reconforter. L'empathie est la même. Voire plus forte, la langue aidant, ses quelques mots « me ajuda ! » (aidez-moi !) traversant directement le corps des spectateurs.

A la fin du spectacle, tous se lèvent. Les lumières du salut s'éteignent, les spectateurs arrêtent d'applaudir. J'avais oublié qu'au Brésil les rappels ne font pas partie des traditions comme en Europe. Il n'y aura pas de débat après le spectacle ce soir, juste des remerciements et une présentation de la démarche éducative de Pé No Chão dans les favelas. Jocimar me dit que s'il y a débat, il y a risque de dérapage, avec invectives et discussions stériles sans fin : on ne sait pas s'il y a des partisans de Bolsonaro dans la salle.

Ce soir, j'ai vu une copie de ce que nous avons créé en Europe et de la dernière représentation qui remonte à 6 mois. De l'énergie, de l'envie, et un groupe uni sur scène. Mais il manque peut-être encore l'étincelle qui embarque complètement. J'ai douze pages de notes de retours. La prochaine représentation sera à Recife, la ville du groupe où chacun vit, en présence des communautés : les habitants des favelas de Santo-Amaro, Canal de Arruda,... Nous jouons à domicile. Tout est réuni pour que la représentation soit explosive. Avant de partir, le technicien lumière tente de dire quelque chose à Jonathan, l'éclairagiste français de « Roda Favela ». Il prend son smartphone, et écrit avec google traduction « Iluminação poetica ».

CARNET DE ROUTE #3

Nous passons sous un porche, et un immense couloir bordé de hauts miroirs, éclairé par des lustres de verre, nous mène dans une cour où deux jambos rosa (« *Syzygium samarangense* ») nous attendent, arbres majestueux d'où pendent des lianes entrelacées. Le sol est jonché de pétales roses tombés de ces arbres. A côté, le Théâtre do Parque, cintré de persiennes en bois sombre. A l'intérieur, une armature métallique du début du vingtième siècle supporte la toiture. La ligne du balcon dessine une courbe souple en forme de vague. Une fresque de motifs floraux sur fond jaune encadre la scène. 800 sièges d'époque de cuir noir avec ses fins accoudoirs attendent les spectateurs. Nous sommes dans un des plus beaux théâtres du Nordeste du Brésil, construit en 1915 et rénové il y a peu.

Nous savons que nous allons vivre ce soir un événement extraordinaire, en présence des familles, des amis, des habitantes et habitants des favelas. Les jeunes artistes de Pé No Chão sont concentrés. Toute la famille « Pé No Chão » est là, réunie pour aider. Le public commence déjà à arriver, à remplir la cour d'entrée sous les jambos rosa. Cléonis, un ancien du premier spectacle réalisé avec Pe No Chao, « Résistance Resistencia », grimpe sur une structure du décor pour y fixer un tissu noir à l'arrière, Jocimar rafistole une autre structure, Ingledi une ancienne du « Soleil juste après » sert dans ses bras les artistes.

L'ouverture au public devrait se faire dans 15 minutes. Je réunis tout le groupe. Je leur dis que tout ce que nous avons réalisé jusqu'ici, les 15 ans de travail avec Pé No Chão, le long cheminement vers la création, la tournée en Europe, tout, tout, c'est pour être là ce soir, présenter et vivre le spectacle ici à Recife. L'occasion de montrer le travail de chacun, la

richesse et le potentiel créatif de la « comunidade » à ceux qui sont éloignés de cette réalité. Aujourd'hui est un moment unique. Je leur reparle aussi de l'importance de la dramaturgie, des personnages pour embarquer le public, le toucher profondément, provoquer l'empathie. Nous allons emporter le public dans une histoire, la nôtre, une histoire inspirée des réalités de chacun, mais qui reste une histoire. Nous nous regroupons au milieu du plateau, rassemblons nos mains, et crions de toute notre force en levant les bras : RODA FAVELA ! Tout le monde rejoint sa place. La concentration de chacun est impressionnante.

Je sors, une foule attend, beaucoup d'habitants des « comunidades ». Des mamans de certains artistes, des anciens des précédents spectacles, des cousins, des amis et plein d'autres que je ne connais pas. Le parterre du théâtre est quasiment plein. L'ouverture du spectacle, la même qu'en Europe, débridée, chaotique, une invitation à rentrer dans la communauté de la favela, tout cela fonctionne. Les mines sont réjouies, il y a beaucoup de sourires sur les visages, et aussi une mesure dans la réaction : nous sommes au théâtre, les gens restent dans une attitude de respect et de réserve.

Quand Fernando intervient, alias « Palatino », le public rit aux éclats. C'est quasiment systématique, encore plus immédiat qu'en Europe. Ça rit beaucoup, beaucoup. La volonté de commencer le spectacle sur un ton léger prend toute sa mesure. « Palatino » en rajoute, il tient le public. Quand Bolsonaro apparaît, même réaction qu'à Garanhos, tous applaudissent pour accompagner les bruits de casseroles, les encourager, et manifester leurs mécontentements contre Bolsonaro. A chaque noir de transition entre les différentes parties du spectacle, les spectateurs applaudissent, applaudissent très fort. Quand vient la scène du « Baile Funky », la scène de danse et de liesse dans la favela, personne ne se lève, personne ne danse pour accompagner les personnages. Personne n'ose peut-être. A nouveau ce respect, cette retenue dans ce lieu et ce temps dédiés au théâtre. Et puis le silence, impressionnant silence dans la dernière partie du spectacle, quand tout se resserre, quand la tension devient palpable, quand la communauté est touchée en son cœur. Silence encore, quand par la danse et les rythmes fous, les corps se relèvent, et débordant d'énergie, remplissent le théâtre de leurs présences. Dernière image, Myriam avec son violoncelle, un sourire tout enfantin vers la vie. Et puis le noir, et aussitôt un tonnerre d'applaudissements, les gens debout, mains levées. Tous réunis sur le plateau pour le salut, tous, artistes et équipe de Pé No Chão, nous accueillons la maman de Romario qui a perdu son fils tué par balle à l'âge de 24 ans, ancien danseur de nos deux premiers spectacles ayant commencé à l'âge de 11 ans et à qui Roda Favela est dédié.

Je revois les anciens qui sont là, qui me parlent des souvenirs tellement forts que le spectacle leur rappelle, certains étaient sur scène il y a dix ans. J'interroge les artistes sur les retours reçus de leurs proches, amis, famille. « Ça m'a profondément touché », « profondément ému », « beaucoup d'émotions », c'est ce que chacun a pu entendre. Les techniciens du théâtre, peu coopératifs depuis le début, froids et distants, nous poussent à tout démonter pour tout fermer. Etions-nous les bienvenus ? Je ne sais pas.

Démontage du décor, et remplissage du van de Pé No Chão, celui que nous avons utilisé et rempli à 15 pour nous rendre à Garanhos. Les sièges ont été retirés, et tous s'échinent à faire rentrer tous les panneaux des décors, percussions et autres accessoires. Tout tient comme ça peut. Suite au retrait de l'état de Pernambuco pour le financement des transports juste avant

la tournée, il n'y avait d'autre solution pour limiter les dépenses que de remplir leur vieux véhicule. Jocimar fera demain la route avec le van, soit les 1700km qui nous sépare de Sao Luis, près de 24 heures de route. Le reste de l'équipe prendra l'avion.

CARNET DE ROUTE #4

Nous sommes à Sao Luis, aux portes de l'Amazonie. Ville fondée par les Français, occupée par les Hollandais avant l'arrivée des Portugais. C'est de cette dernière période que la ville garde les traces qui en font son charme : des façades aux couleurs patinées, d'autres couvertes d'azulejos - la célèbre faïencerie portugaise aux tons bleus -, des rangées de volets persiennes en bois sombre aux étages,...Nombre de ces maisons sont en mauvais état, certaines tombent en ruine, mais il n'empêche, le centre historique, classé patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco, est un voyage dans le temps, mêlé de nostalgie qui flotte dans l'air.

Nous sommes arrivés en avion depuis Recife. Escale à Fortaleza, avec écran géant dans l'aéroport pour suivre le match Brésil- Suisse, la coupe du monde de foot nous suit. Je parle avec les jeunes artistes de la représentation à Recife. Tous sont ravis. Mais la maman de Fernando n'a pas pu venir, ayant trop bu ce dimanche. Avant la représentation, Lucrecia, un autre jeune artiste, était également venu me dire, très affecté, que sa maman ne pourrait être là pour les mêmes raisons. A notre descente sur le tarmac de l'aéroport de Sao Luis, c'est un soleil de plomb qui nous accueille. Nous logeons dans la vieille ville. Sur le trottoir devant notre hôtel, une enceinte crache de la musique pour tout le quartier, et autour une table, des chaises, et des fanions jaunes et vert. Des jeunes avec le maillot de l'équipe nationale de foot vont et viennent depuis l'hôtel avec des bouteilles et des verres. Nous attendons dehors. Nous attendons longtemps, et pris par l'ambiance, je ne m'aperçois pas aussitôt qu'il y a un problème. Il manquerait la moitié de la somme à payer que Pé No Chão a pourtant réglée et nous n'avons pas de reçu à leur présenter, l'hôtel ne l'ayant pas envoyé. Jocimar le responsable de Pé No Chão sur la route avec les décors leur a suggéré au téléphone de vérifier sur les relevés bancaires, ils verront bien. Après près d'une heure d'attente, on nous laisse entrer. Dans le cœur de vieille ville, c'est l'effervescence. Du monde, de la musique très forte, l'après match de coupe du monde, avec scène, concert, danse, et alcool. Le Brésil a gagné.

Le lendemain, nous animons un atelier au Centro Cultural Vale, un centre culturel privé alimenté par les fonds de l'entreprise du même nom, un des plus gros groupes du Brésil et leader dans l'exploitation du minerai de fer. L'atelier annoncé le matin à la télévision locale accueille plus de 30 participants. Je me dis que les jeunes artistes des favelas vont offrir un cours à des gens de la classe moyenne, et plus qu'un cours, leur offrir leur énergie, leur force de vie, leurs savoir faire autour de l'art afro. Certains participants arrivent en se vantant de leurs expériences, ils repartiront enthousiastes, embarqués comme les autres. C'est spectaculaire. Tous suivent avec bonheur ce qui est proposé. Je suis admiratif face à la capacité des jeunes artistes de Pé No Chão à embarquer ainsi un public quel qu'il soit, en Europe avec des participants souvent bloqués et raidés dans leurs corps, ou ici au Brésil avec des participants plus à l'aise pour bouger et ayant pour certains déjà une très bonne pratique de la danse. A la fin, série de photos et d'échanges de comptes instagram comme en Europe.

Nous jouons dans un des plus anciens théâtres du Brésil, le deuxième plus vieux du pays me dit Victor, le directeur, qui est venu me saluer. Un théâtre à l'italienne avec ses galeries et ses loges, dont une loge centrale, encadrée de rideaux rouges, et un immense lustre de verre suspendu. L'équipe du théâtre est accueillante. Jonathan notre régisseur doit toujours courir après l'un ou l'autre, mais tous affichent une grande gentillesse et une écoute. Je suis encore étonné dans ce lieu du nombre de salariés. Et du soin mis pour nettoyer. Avant la représentation, ils sont près de quatre à nettoyer le plateau. Répétition générale, nous sommes dans les temps. Quelques minutes avant le spectacle, j'apprends qu'un écran va être descendu sur le plateau pour diffuser des publicités de sponsors avant la représentation, on me dit que cela va durer 2 minutes. On fera avec... Puis je vois le public entrer, j'avais pourtant demandé qu'on attende mon feu vert, expliqué que le spectacle commençait dès l'entrée public. L'écran a déjà été descendu et coupe le plateau en deux, passant devant les décors. Vite, je cours chercher les artistes, leur demande de rejoindre le public. Le responsable de l'équipe de production s'approche alors de moi un peu gêné avec son carnet en forme de programme. Il m'explique quelque chose, je ne suis pas sûr de bien comprendre, lui fait répéter, oui c'est bien ça, il me parle d'autres vidéos, une présentation du festival de danse, une remise de trophée, en panique je lui fais répéter, on m'avait parlé de 2 minutes, non il s'agit de plus, combien de temps, 30 minutes, peut-être 40... Les artistes ont commencé à improviser avec le public, cela n'a plus de sens. On fait passer la consigne pour qu'ils se retirent : nous ne pouvons commencer le spectacle comme nous le faisons habituellement. Puis cela dure, cela dure, de longues vidéos, remise d'un trophée, présentation de celui qui l'aura l'année prochaine, et j'entends enfin que le spectacle est annoncé, avec lecture complète du synopsis qui a été traduit, de la liste des artistes, dans le flot j'entends mon nom « laourenneti ponneceliti ». Dès l'annonce finie, suivant ma consigne, les artistes assis au milieu du public commencent à improviser avant les 3 coups qui devaient officiellement lancer le spectacle.

Dans la salle, la majorité du public semble issue des classes sociales favorisées et cultivées, un public plutôt blanc, et pour certains, me semble t'il, un brin hautains. Je reconnais aussi de nombreux participants à l'atelier de la veille. J'ouvre par inadvertance la porte d'une loge, une femme me regarde de travers en soupirant, comme si j'étais entré chez elle, je comprends que ces loges deviennent des espaces fermés – pour famille et amis - que se réservent les premiers arrivés qui prennent alors possession des lieux. Un espace privé le temps de la représentation. Je m'interroge sur la confrontation entre les deux mondes. L'après-midi, une femme d'un groupe de danse interrogea Vitinho, un des jeunes artistes : est-ce de la danse classique ? de la danse contemporaine ? Nous sortons des schémas classiques, des cases habituelles. La danse populaire rentre elle aussi dans les cases, mais ici, ce n'est pas non plus un spectacle de danse populaire. Durant le long moment d'introduction d'avant spectacle, une femme est récompensée par un trophée pour avoir révolutionné la danse du Maranhão (état de Sao Luis). Mais les jeunes artistes des périphéries la révolutionnent tous les jours. Et ce qu'ils disent à partir de cette danse, leurs révoltes, leurs cris, leurs espoirs, leurs vies, est une révolution. Je m'interroge aussi sur les réactions des spectateurs face aux improvisations des jeunes artistes avec leurs langages à eux, dès leur entrée dans le théâtre pour une partie d'entre eux, le choc, l'incompréhension, ce ne sont pas les mots qu'on entend dans des théâtres. Les spectateurs comprennent ce qu'il se dit, une projection alors dans des sphères sociales éloignées, qui peuvent dérouter, déranger.

Même si nous ne pouvons pas accueillir le public de façon habituelle, Fernando se poste tout près de l'entrée. Avec son allure de camé qui fait la manche. Ceux qui entrent le regardent étrangement, le fuient, voire le jettent. Quand il veut ensuite s'asseoir dans le public, on lui dit que c'est occupé, qu'il ne peut pas. Personne ne sait qu'il fait partie du spectacle. Il y a toujours les mêmes réactions d'une grande partie du public à l'apparition de Bolsonaro avec les applaudissements qui accompagnent le son des casseroles. Et Fernando, alias Palatino, fait toujours beaucoup rire. Dès qu'il parle, ça réagit. La compréhension directe de la langue lui permet d'être davantage encore relié au public. Mais après les improvisations du début considérablement écourtées, j'ai l'impression qu'on n'ose moins ici. La scène du « Baile Funky » est timide, moins déjantée, moins survoltée que d'habitude. Le son est trop faible, la régie son étant éloignée de la régie lumière, nous n'avons pas la main. Vitorino m'avouera plus tard qu'il ne sentait pas une partie du public, notamment les spectateurs installés dans les loges, lui apparaissant distants, raides, sans réaction. Il me dira que ce fut une représentation épuisante, avec l'impression de donner sans recevoir. A la fin du « Baile Funky », un groupe de spectateurs occupant une rangée au fond du théâtre, et arborant tous le même maillot blanc, s'en vont. Je ne sais pas quel est ce groupe. Puis le spectacle prend son envol dans la dernière partie, quand tout devient plus grave, tendu, et quand le spectacle laisse une place prépondérante à la danse. A la fin, les applaudissements sont puissants, les spectateurs debout. Il semble y avoir deux publics. Une partie conquise, avec des retours dithyrambiques pour certains d'entre eux sur les réseaux sociaux. Parmi ces retours : « Un spectacle qui sort complètement du cadre, INCROYABLE ! », ou bien « J'ai vibré durant tout le spectacle qui m'a renvoyé tant de souvenirs de mon enfance ». Et une autre partie qui est passée à côté. Deux mondes, un désappointé par ce spectacle qui sort du cadre, inhabituel, avec un langage des périphéries et une réalité à laquelle ils ne s'attendaient pas, venu peut-être voir tranquillement un spectacle de danse. Et un autre extrêmement enthousiaste parce que justement, le spectacle sort du cadre.

CARNET DE ROUTE #5

Jour de pause à Sao Luis. La ville commence ses préparatifs pour Noël. Un père Noël, entouré de lutins aux couleurs criardes oranges, bleues, vertes, et d'une femme déguisée en renne, déambule dans les rues au son des cuivres de musiciens qui accompagnent le cortège, tous vêtus de blanc avec des bonnets rouges à pompon sur la tête.

Pour ce jour de pause, nous décidons d'aller tous à la mer. Les déplacements se font avec « Uber », tout le monde ayant l'application sur son téléphone portable. Destination : Mangue Seco, une mangrove qui ouvre sur une plage. Pour y accéder, nous devons marcher dans l'eau de la mangrove qui remonte à cette heure jusqu'à la taille. Autour, une végétation luxuriante et quelques maisons sur pilotis. Les jeunes ne sont pas rassurés, marchent en file indienne, pourrait-il y avoir des bêtes suspectes dans cette eau trouble que nous traversons ? La plage se découvre au bout avec la présence de quelques paillettes. On y sert du poisson. Nous sommes les seuls. Seuls au monde, seuls face à un horizon qui offre des couches successives de couleurs : sable blanc, un cours d'eau bleu pâle qui coule doucement vers la mer, une immense étendue de sable jaune, et l'océan bleu bordé de rouleaux blancs. Le soleil et une légère brise nous incitent seulement à nous laisser aller pour vivre pleinement ce premier jour de repos depuis des semaines. Le Brésil à l'état nature, loin de l'urbanisation qui ne nous pas

quittés depuis le début. Avant de partir, une vieille derrière le comptoir d'une paillette nous regarde partir avec son perroquet vert accroché à son doigt. Elle me certifie qu'il parle avec son large sourire et ses yeux qui pétillent.

Le soir, à Sao Luis, les illuminations de Noël sont installées. Des boules à facettes couleur or sont disposées le long de la rue du Portugal, une des rues principales de la vieille ville, et de multiples projecteurs tournoyant aux couleurs changeantes renvoient sur les visages des passants des étoiles de toutes les couleurs. Les gens posent pour les photos, font des selfies. Le patron français d'une pizzeria du vieux centre me dit qu'il attend ce début des animations de Noël. Les lumières de Noël et la coupe du monde si le Brésil gagne, et son restaurant se remplira. Les touristes étrangers, eux, seront plutôt là en juillet et août. Une partie des jeunes prolongent la soirée avec une des nombreuses fêtes reggae qui se déroulent régulièrement dans la rue. Juste à côté, tout près du théâtre où nous avons joué, un homme se prend un coup de couteau dans le ventre. La fête continue. La veille, de nouveau à côté du théâtre, une spectatrice s'était fait agresser à la sortie de la représentation. L'agresseur, caché derrière le van des décors, avait apparemment surgi avec une arme à feu pour lui voler son smartphone. Vitinho ayant pris dans le théâtre ce qui lui tombait sous la main, une scie, était sorti à sa poursuite...Les rues autour du théâtre, passage obligé pour rentrer à l'hôtel, ne rassurent pas les jeunes.

Le matin, avant le retour en avion à Recife, une partie du groupe s'aperçoit que leur vol est à midi et non à 16h comme la majorité d'entre nous. Et il est 9h30. Brans le bas de combat pour réunir tout le monde, préparer les bagages et commander des « Uber » pour rejoindre l'aéroport. Le lendemain, nous devons déjà nous déplacer à Triunfo, prochaine date de notre tournée. Je ne dispose d'aucun contact sur place. C'est à l'aéroport, avant de prendre l'avion, que je parviens enfin à obtenir le numéro WhatsApp du technicien du théâtre. Je lui laisse un message pour nous organiser. Nous devons embarquer et je reçois un message en retour me disant que rien n'est prévu au théâtre pour notre accueil. Le lendemain, il y a l'inauguration de l'éclairage de la façade du théâtre et ensuite le festival de cinéma. Notre représentation est-elle programmée ? Bientôt je n'aurai plus accès à internet. J'ai juste le temps, avant de rentrer dans l'avion, d'envoyer un message à notre interlocuteur de l'état de Pernambuco lui demandant de le joindre. Dans l'avion, je suis serré entre deux voisins qui s'échinent, sans succès, à se connecter à internet pour suivre le nouveau match du Brésil. La plupart des autres voyageurs font de même. Je me demande si le pilote regarde lui aussi le match.

Nous faisons escale à Brasilia. Je reçois une réponse à mon message, me disant que tout est rentré dans l'ordre. Mais un autre message d'un éducateur de Pé No Chão - « Aldir - nous arrive indiquant que la prise en charge de l'hébergement n'est plus certaine. Allons-nous voyager le lendemain comme prévu ? Les messages se télescopent, finalement, la prise en charge se fera, mais seulement à partir du jour de la représentation, sachant que nous avons 7 heures de route plus le montage et que nous devons donc arriver la veille. Jocimar qui arrivera également avec les décors, mais sûrement avant nous, cherchera un lieu d'hébergement. Nous irons donc à Triunfo !

CARNET DE ROUTE #6

Suite au désengagement soudain de l'état de Pernambuco la veille de la tournée, nous étions sans moyens de transport pour nous rendre à Triunfo. Finalement, un ami de Jocimar, propriétaire d'un van, et organisateur d'excursions pour les touristes, est disponible. La veille, il a accompagné des touristes suisses et italiens en escale à Recife, descendus de leur paquebot de croisière qui suit la côte Atlantique jusqu'à Buenos Aires en Argentine. Nous voyageons donc dans son van Mercédès, récent, spacieux et climatisé, ça nous change du van de Pe no chao. Nous passons dans les différents quartiers pour aller chercher les artistes. Arrêt à Canal de Arruda, une comunidade (ou favela) de Recife où résident de nombreux jeunes. J'embrasse des mamans encore émues du spectacle, suivent des séries de photos avec elles, une pose avec le metteur en scène venu de France...Sont également présents des neveux, des cousines, des voisins,... La maman de Rita - une des jeunes artistes - me dit combien elle fut touchée par le spectacle. Puis nous filons, avec derrière nous les mains qui s'agitent pour nous dire au revoir.

Voyager sur route permet de se sentir davantage ensemble qu'en avion. Blagues, taquineries, rires,... Les arrêts lunch aux immenses stations essence, avec le pain de mie sans goût, les tranches de jambon et de fromage industriels, et le guarana, soda brésilien. Et dans les moments de silence, Tayna qui chante, les écouteurs sur les oreilles. Il y a 7 heures de route pour rejoindre Triunfo. Un long trajet. Nous quittons la route principale. C'est la nuit, mais je devine que nous roulons à travers la végétation, il n'y a plus aucune lumière. Avec les phares, je vois des arbres qui bordent la route. Puis nous montons. Fernando crie « La Boutière ! », nom du hameau des Alpes où la troupe logea plusieurs semaines pendant la tournée européenne.

Nous arrivons. Quand nous sortons du van, il y a du vent, l'air est frais, nous sommes ailleurs. Nous logeons dans un gîte qu'Aldir, éducateur à Pé No Chão, était finalement parvenu à trouver la veille depuis Recife, par des amis d'amis d'amis. Dans la cour flotte un drapeau marqué du chiffre 13 sur fond rouge : le numéro du PT et de Lula aux élections (chaque parti a son propre numéro facilement identifiable pour le vote électronique). Un lieu alternatif, militant, et proche dans sa déco, composition et ambiance des gîtes qu'on peut trouver en Europe avec plusieurs chambres de lits superposés et cuisine. Nous sommes les seuls hôtes. Jocimar déjà arrivé avec les décors, nous prépare un bon plat de riz parfumé d'épices. Nous sommes tous autour de la table dans la salle à manger, heureux.

Triunfo est une petite bourgade nichée dans la région haute du Pernambuco, qui est appelée la petite Suisse. Vie paisible, tranquille, avec un petit lac en son centre. Nous nous retrouvons dans une ambiance familiale d'une petite ville tranquille qui est heureuse de nous accueillir. Je discute avec la femme de ménage du théâtre, surprise qu'on se déplace depuis si loin pour venir à Triunfo présenter un spectacle, de France qui plus est me concernant. De France ! Vous venez de France ? Ce soir, elle sera là, au spectacle, avec son fils. Une autre femme qui travaille au théâtre m'appelle pour savoir de quelle ville d'Espagne je viens, une de ses amies y vit...

Le théâtre vient d'être rénové, les peintures ont été achevées le matin de notre venue. L'éclairage de nuit de la façade fut inauguré la veille. Le personnel du théâtre en est fier. Tous me demandent si je l'ai vue, si j'y étais, me font voir des photos de la façade depuis leurs

smartphones. Le directeur me montre aussi les climatiseurs qui viennent d'être installés. Je sens qu'il a envie de les inaugurer ce soir avec le public. Le plateau est petit. Pour la largeur, nous réduisons les espaces entre les décors. Pour la profondeur, comme il ne reste que 4m entre les décors et l'avant-scène, il faudra s'adapter. On a bien essayé de proposer au directeur de retirer tout le matériel entreposé derrière la bâche en plastique qui fait office de rideau de fond de scène, ça nous aurait permis de gagner 1m, mais j'ai senti que c'était compliqué, tant de choses sont entassées : palettes, cartons empilés, vieux gradateurs, tables de mixages, câbles, projecteurs, barres métalliques, ...et en les déplaçant, on risquerait d'abîmer les murs du couloir d'accès qui viennent d'être repeints. Sandro le technicien est tout seul, cela change des autres théâtres. Il me dit qu'il est heureux de voir Jonathan l'aider, car d'habitude, on lui remet un plan de feu et il doit se débrouiller.

Il s'agit de la dernière représentation de la tournée brésilienne. Avec Jocimar, nous le rappelons aux artistes. Ce soir, nous devons tout donner. Il s'agit peut-être de la toute dernière si on ne parvient pas à construire une nouvelle tournée européenne, laquelle ne se fera pas avant un an. Je rappelle les difficultés à se lâcher complètement à Sao Luis, notamment pour la scène du « Baile Funky ». Gal qui ne retire pas son maillot, Vitorio qui ne danse pas comme d'habitude,...Nous ne devons pas avoir peur, la réalité de la comunidade est un tout, avec ses multiples facettes. Je sens une belle concentration et une grande envie. Avant la représentation, la responsable du service culturel de Triunfo vient me voir pour me dire que la communication n'a pas pu bien se faire, n'ayant pas reçu à temps les informations de l'état de Pernambuco. Et l'hébergement par le SESC (service social de l'équivalent de la chambre de commerce qui a notamment pour mission de la promotion du tourisme, du loisir et de la culture) où nous allons coucher les deux soirs qui viennent, a pu être acté de façon in extremis.

La salle est remplie à plus de la moitié : il y a un public. Les deux tiers paraissent très réceptifs. Le tiers restant paraît se tenir à l'extérieur du spectacle, et une partie s'en va au cours de la représentation. C'est surtout le cas après la scène du « Baile Funky », comme à Sao Luis. Pour cette partie du public, la scène renvoie peut-être à quelque chose de trop dégénéré, trop chaotique, une réalité désagréable, voir insupportable. A la fin de la représentation, le public est debout. Et comme d'habitude au Brésil, il n'y a pas de rappel. La responsable des affaires culturelles de la commune prend la parole, dit combien le spectacle montre toute la richesse des périphéries, combien le spectacle est fort, combien il l'a touchée. La chaîne vidéo de la mairie m'interviewe. Le soir, nous sommes hébergés à l'hôtellerie du SECS : un immense bâtiment de béton sur les hauteurs de Triunfo, avec piscines, vastes chambres doubles avec salles de bains, espace sportif, grand buffet pour les repas,... Nous y passerons toute la journée du lendemain, un air de vacances, surtout après l'annulation quasi certaine de l'atelier initialement prévu, pour absence de communication et surtout pour cause du match de l'équipe du Brésil en huitième de final de la coupe du monde.

CARNET DE ROUTE #7

L'air est frais à Triunfo, la petite Suisse. Une cascade se situe à 1h30 de marche. Je suis le chemin d'une petite vallée : des habitations parsemées au milieu d'une végétation toujours aussi riche de bananiers, de manguiers, de palmiers, dans un air beaucoup moins moite qu'à Recife. Je croise quelques motos, ceux qui habitent ici n'ont que cette voie pour se rendre à la petite ville de Triunfo. Une petite chapelle en béton est reconnaissable à la maigre croix en fer dressée sur son toit, discrète, bien pauvre à l'intérieur, deux bancs le long des murs blancs, et quelques cadres représentant Jésus et Marie, et comme dans toutes les églises au Brésil et d'une grande partie du monde, Sainte Thérèse de Lisieux. Au bout la cascade, privatisée : on paie 2 reals pour entrer dans le site. Le propriétaire m'explique que ce lieu est occupé par sa famille depuis des générations. La ville de Triunfo a financé les escaliers qu'il a construit pour descendre au pied de la cascade. Au loin, la plaine du « sertão », plateau aride qui s'est reverdi en quelques jours avec les dernières pluies. Au retour, je m'arrête dans une petite supérette à l'entrée de la ville. Un téléviseur est placé au dessus de la caisse, la Croatie joue contre le Japon. Nous parlons du match du Brésil qui va bientôt commencer.

Quand je reviens, tous les jeunes sont à la piscine de l'hôtel. Puis c'est le match du Brésil, tout le monde rentre. L'hôtel a installé un écran géant pour l'occasion. Petites pâtisseries et pop corn offerts à tous. La plupart - personnel et hôtes - ont revêtu le maillot jaune de la sélection brésilienne. Le Brésil marque, une fois, deux fois, trois fois, une balade. Les mines sont réjouies, les commandes de boissons et de plats de frites s'enchaînent. Tout finit de nouveau en musique, avec un karaoké où tout le monde danse.

Le lendemain, c'est le retour à Recife. La ville est en fête pendant quatre jours entre la journée de Notre Dame de l'Immaculée Conception - le 8 décembre, férié à Recife -, le quart de final de la coupe du monde avec le match du Brésil le lendemain- tout s'arrête -, et le weekend qui suit. La fête de Notre-Dame de la conception est l'occasion d'un grand rassemblement populaire, dans un quartier lui aussi populaire, aux maisons peintes aux couleurs bleues et blanches, les couleurs de Marie. Durant deux à trois jours, les habitants de Recife et du Pernambuco se suivent, près de deux millions, avec une longue marche le 8 décembre depuis le centre ville. Autour de la grande statue de Marie dressée sur les hauteurs du quartier, les gens se regroupent, prient, présentent leurs enfants, apportent clefs ou briques en remerciement d'une maison construite, écrivent des demandes à Marie, accrochent des bandelettes de prières aux multiples couleurs sur la grille qui ceinture la statue. A côté, un long brasier de bougies dans un tourbillon de fumée blanche. Les chants à Marie sur des airs de forro proviennent des célébrations voisines. « Le Jésus du Brésil est plus joyeux que le Jésus européen » m'avait averti Jocimar.

Fernando m'y a amené en moto, zigzags entre le flux des voitures. Il était arrivé le matin un peu énervé. Il y a eu une descente de la police militaire dans son quartier de Santa-Amaro. Mains sur la tête, fouille au corps, questions sans ménagement. Cela a duré plus de 20 minutes. Il était alors sur sa moto. Souvent, les trafiquants ont une moto car ils peuvent se la payer, il est donc une cible fréquente de la police. Mais Fernando, quand il n'est pas avec nous pour Roda Favela, travaille dur. Il est livreur de matériel médical. Clécio, un autre jeune, est livreur pour Uber Eat avec sa bicyclette. Après les 3 mois de tournée, il a mis deux semaines pour pouvoir réintégrer la plateforme. Pour se voir offrir ensuite des courses très longues dont

personne ne voulait. Marcio lui est vigile dans un parc d'attraction. Vitinho est aide-soignant à l'hôpital, avec une formation financée par l'association « des amis de Pé No Chão », basée en France. Suite à la tournée européenne, Samira et Lucas ont investi dans une nouvelle « lanchonete » – un snack-bar, avec depuis le retour de tournée des crêpes dans les menus proposés, après que des hôtes de Lans en Vercors leur ont offert une « Crêp' party Tefal ». Les autres vivent ou finissent leurs parcours scolaires. Ils auront peut-être un certificat de fin d'étude mais qui ne débouchera pas sur une entrée en université fédérale, n'ayant aucune possibilité de réussir le concours vu leurs niveaux à la sortie de l'école publique. Il reste la possibilité d'intégrer une formation privée financée par « les amis de Pé No Chão ». Enfin et surtout, tous collaborent avec Pé No Chão, font partie de la famille, et transmettent leurs expériences et savoir faire aux plus jeunes, à tous les enfants présents à la représentation de Roda Favela à Recife, et qui seront peut-être les futurs artistes des prochains spectacles.

Le lendemain, match de quart de final de la coupe du monde. Tout s'arrête donc. Il reste quelques chauffeurs d'Uber qui attendent les derniers clients pressés de rentrer chez eux pour assister au match. Tous les Brésiliens que j'ai croisés depuis mon arrivée m'ont parlé de la coupe du monde. Le foot est le meilleur moyen pour commencer une discussion avec les gens, chauffeurs de bus et d'Uber, petits commerçants,... Nous regardons tous ensemble le match avec les artistes de Roda Favela au local de Pé No Chão. Le Brésil marque, liesse, des pétards explosent dans le quartier. Et puis la Croatie égalise, personne ne s'y attendait. La tension est palpable, nous nous dirigeons vers les tirs au but. Le Brésil perd. Grosse déception. Même si quelques uns rappellent que nombre de joueurs du Brésil sont pro-Bolsonaro. Certains sont même contents que l'équipe ait perdu.

Nous faisons l'évaluation de la tournée après le match. Les visages se dérident. Tous disent combien cette tournée au Brésil fut importante. Et surtout, la représentation au Théâtre du Parque, le théâtre de Recife, en présence des familles, avec le stress particulier avant de rentrer sur scène, et puis les retours des proches remplis d'émotion. Clecio raconte que son fiston lui a dit qu'il voulait faire comme lui plus tard. Ce soir, malgré la défaite au foot, il y aura la fête, moins gaie peut-être, mais fête quand même. Après les défaites comme après les victoires, il y a la musique. Et tout s'efface. « Les Manouches roulent vitres ouvertes, d'un malheur à l'autre. Entre les deux, il y a la route et le ruban de cette musique si joyeuse » écrit Christian Bobin, cette phrase vaut pour les jeunes Brésiliens des comunidades.

Dernier jour, jour d'atelier au « Museu Afro Brasil ». Nous sommes samedi, et la classe moyenne brésilienne vient fréquenter les bars du quartier historique de Recife, appelé « Recife antigo ». Ici, finies les boissons bon marché, et la diversité dans la population. Le musée offre un bel espace de travail : parquet de bois qui brille sous la cire, volets persiennes repliés à l'emplacement des fenêtres sans vitre. Les rythmes endiablés des percussions ponctués de cris stridents remplissent tout le quartier. L'énergie qui en émane est formidable. Parmi les participants, il y a aussi de nombreux anciens des précédents spectacles. Cela fait plaisir. Ils se fatiguent plus vite, ont pris pour certains un peu de poids mais ont toujours la même grâce. Je rencontre Maria, chorégraphe de Recife, à la tête un temps d'une des rares compagnies professionnelles de la ville. Elle avait alors embauché Tameres, danseuse dans « Magie Noire », un de nos précédents spectacles. Tameres, présente elle aussi, me dit combien le travail qu'on avait fait ensemble pour « Magie Noire » lui avait permis d'être

recrutée. Maria vient de choisir 3 danseurs de « Roda Favela » pour une commande d'un spectacle qui sera présenté autour de Noël à l'hôpital.

Je les quitte tous bientôt. Tous, les anciens et ceux de Roda Favela. Le van de Pé No Chão ramène la plupart des jeunes chez eux. Nous passons par les différents quartiers : Peixinho, Canal de Arruda, Santa Amaro. Les derniers mots, les dernières embrassades, les derniers regards. Je leur dis qu'on va réussir à monter cette deuxième tournée européenne pour laquelle tous se sont engagés. Je leur redis que je ne renoncerai pas, « nunca desistir ! ». On se donne rendez-vous dans moins d'un an. Tous ont confiance.

Laurent Poncelet